



LA 6C INTERVIEWE JEAN BOFANE

Le texte que vous allez lire est la retranscription très libre et partielle d'un enregistrement que nous devons aux bons soins de Nicolas Levaux, rhéto de 6C. La retranscription complète de l'interview (10 pages) a fait l'objet d'un travail qui a engagé toute la classe. Nous avons fait le choix de retoucher le moins possible le texte pour lui garder sa forme orale. Faut-il préciser qu'avec sa voix chaude et caverneuse, Jean Bofane a une qualité de conteur incroyable qu'il exprime tout autrement dans ses romans ?

Edouard Dejalle : A la suite de la lecture de votre livre *Mathématiques Congolaises*, nous nous sommes demandé s'il y avait eu une page autobiographique dans votre roman ?

Jean Bofane : *Une part de réalité, oui ! Autobiographique ? Moi, je ne suis pas dedans. Sur dix lignes peut-être ! Dans tout le roman, peut-être dix lignes de ma vie personnelle, pas plus. Mais sinon oui, mais basé sur une réalité, oui ! Sur une réalité qui est tangible et qui est dans un espace qui s'appelle le Congo, dans une ville qui s'appelle Kinshasa et voilà ! Il y a cet espace là que je voulais décrire, donc forcément je me suis basé sur la réalité.*

Bernard Spee : Pour suivre, peut-être en écho à ce qui vient d'être dit ! Il y avait une sous-question que nous avons préparée. Nous pourrions peut-être l'enchaîner puisque Jean Bofane vient de préciser un contexte historique bien précis. La question porte sur l'observation suivante : « Tiens ! On parle d'un président, mais on ne cite pas de nom, donc on ne sait pas qui c'est... »

Jean Bofane : *En fait, moi, ce que je voulais, c'est de la fiction. C'est d'abord de la fiction, je suis un écrivain, je suis un auteur de fiction. Des essais, je n'en ai encore jamais publiés. Quelques réflexions, tout au plus ! Personnellement, je suis dans la fiction pure, j'aime bien inventer des histoires, je me réfère rarement à ma vie personnelle. Il me fallait raconter, il fallait expliquer un Congo. Je voulais expliquer le Congo, le Congo tout en étant en Belgique. Normalement, la Belgique est censée connaître le Congo, mais en vivant ici, je me suis rendu compte qu'on ne connaît pas le Congo ; donc, j'ai voulu montrer le Congo. J'ai voulu montrer le Congo à travers un récit, à travers des personnages. Ces personnages, évidemment, il y en a une quinzaine dans « Mathématiques Congolaises », et ils sont assez représentatifs d'une certaine population de Kinshasa. Mais je touche à beaucoup de réalités politiques parce que la politique m'énerve. Si l'amour m'énervait, alors j'écrirais des histoires d'amour mais pour l'instant, c'est la politique qui me dérange.*

Bernard Spee : N'y aurait-il pas une certaine crainte à ne pas citer de nom de président ?

Jean Bofane : *Non ! Disons que dans « Mathématiques congolaises », je n'ai pas voulu citer de nom. On sait que ça se passe au Congo parce que je parle de Kinshasa, mais je ne cite pas le Congo sauf quand je parle du Congo de 1964. (Quand le Congo s'appelait encore le Congo et pas le Zaïre). Je ne parle donc ni du Zaïre, ni de la République du Congo. On ne sait pas si c'est au temps de Mobutu ou au temps de Kabila pendant la transition politique. Nous avons eu une période de transition politique pendant quelques années, mais le livre est sorti au temps de Kabila. Je ne voulais pas le situer au temps de Mobutu. Je voulais qu'il y ait un doute. C'est pour ça que le Congo, je ne le nomme jamais. Je ne nomme que Kinshasa ou le pays ou la nation. J'utilise toutes sortes de mots ... mais le lecteur sait qu'il est au Congo.*

Mais avoir de la crainte ! Non ! Je crois qu'il y a beaucoup d'auteurs africains qui parlent de la politique de leur pays, de la mal-gouvernance, de la guerre, de ces choses-là. On en parle, ça nous obsède, les auteurs, les artistes en général ! Ça nous obsède, ces sujets là. Mais la plupart des auteurs africains - vous pouvez le remarquer vous-mêmes - ils inventent un nom de pays. Ainsi, ils peuvent toujours rentrer chez eux. Ils peuvent prendre un avion, rentrer chez eux tranquilles. Personnellement, je crois que je suis le seul à avoir cité l'endroit où on est. Si je n'ai pas inventé le "Bugandana" - on invente toujours des noms comme ceux-là - on invente un nom qui a une connotation africaine, mais qui ne renvoie pas à un pays précis parce que les auteurs ont peur. Mon problème, ce n'est pas d'avoir peur. Mon problème, c'est que je devais parler de certaines choses. Donc la peur, elle peut exister... Personnellement, après avoir écrit « Mathématiques Congolaises », j'ai été au Congo et il n'y a pas eu de problèmes, car justement ils peuvent se dire : " Ce n'est pas de nous dont ils parlent, ce sont des autres." Ils peuvent se raccrocher à ça, mais, quand ils me lisent, ils voient quand même que je détruis un peu la classe politique.



Avec mon nouveau roman (« Congo Inc. Le testament de Bismarck », Actes Sud, 2014) qui parle des situations d'aujourd'hui, ça risque d'être un peu plus compliqué. Mais si j'y vais, si je dois rentrer, je m'y rendrai de toute façon.

La peur... Je l'ai vécue au Congo bien avant d'écrire ce roman. En fait, j'ai été éditeur au Congo, donc la peur, le fait de parler ou de ne pas parler, je connais. J'étais des BD satiriques, carrément antigouvernementales, genre Charly Hebdo. Je "m'occupais" du gouvernement : ça se vendait comme des petits pains, et on arrêtait les gens qui les vendaient. C'est la règle du jeu : ceux qui sont contre la démocratie, sont des tueurs, des tortionnaires. Mais quand on s'attaque à ces gens-là, il faut savoir où on va, et il faut accepter les règles du jeu. Les règles de jeu, c'est une violence certaine. Il y a plein de peuples qui vivent aujourd'hui cette violence. Quand on regarde aujourd'hui le Burundi, il y a de grandes manifestations, car le président veut un troisième mandat. Voilà ! Nous, on est ici, confortables. D'autres, le matin, ils se réveillent en se battant.

Aujourd'hui, au Burundi, les gens sont dans la rue en train de se faire tirer dessus. Il y a quelques semaines, c'était au Congo ; quelques mois avant, c'était au Burkina Faso ; quelques mois avant, c'était au Sénégal. Toujours à propos de la question des mandats présidentiels ! Des présidents qui veulent se représenter une troisième fois malgré la Constitution. On est devenu très à cheval sur le principe constitutionnel : dès qu'on a la Constitution, on la défend à fond. Donc beaucoup d'Africains d'aujourd'hui se réveillent en se battant tous les jours. Et moi, je suis là confortable ; d'autres sont obligés de sortir tous les jours, donc je ne vais pas me plaindre. Ce combat politique me touche, et la distance ne va pas me faire arrêter, m'empêcher d'écrire sur ces luttes, sinon je change de métier.

J'écrirais des histoires de petits lapins et des histoires du genre : « Ma copine m'a plaqué la dernière fois » ... En fait, « Mathématiques congolaises », c'est un bouquin pour la démocratie.

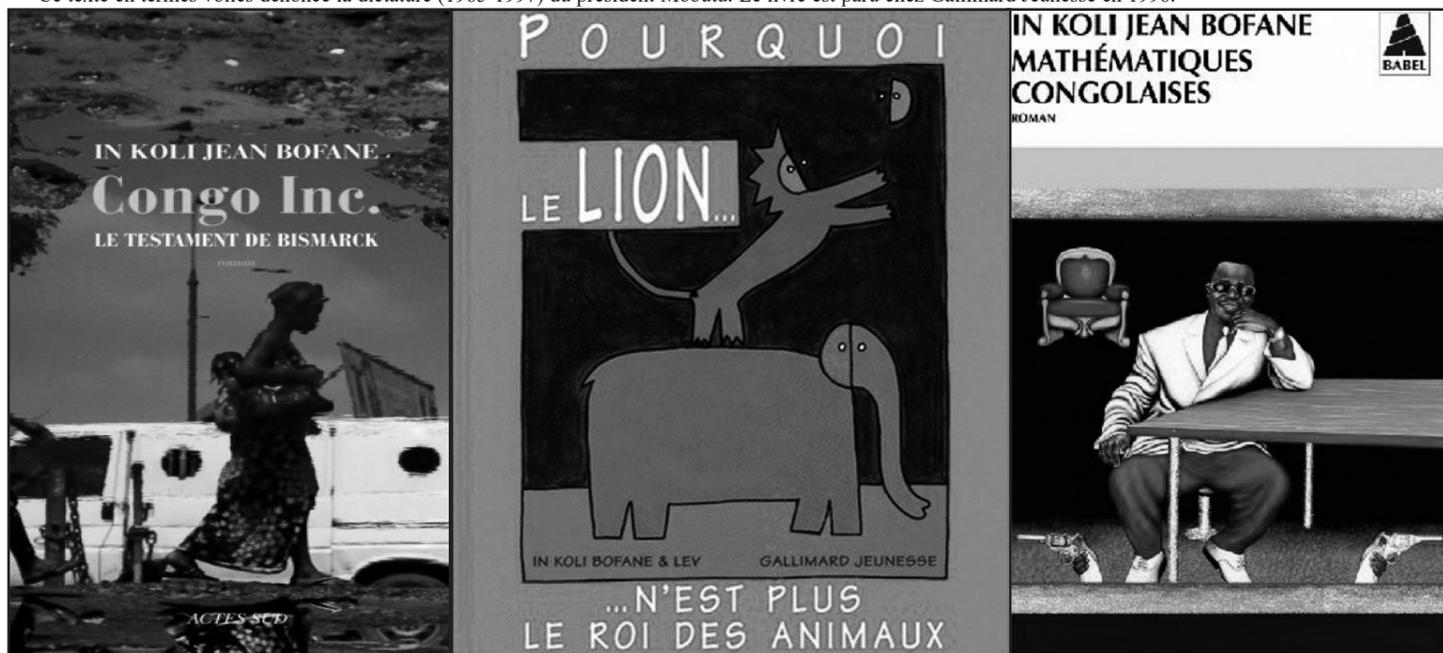
Bernard Spee : Nous pouvons peut-être passer à une deuxième question. Qui se charge de la poser ?

Adem Dikmen : Par rapport au titre, nous voulions savoir pourquoi les "Mathématiques" ? Pourquoi mélanger mathématiques et politique ?

Jean Bofane : Les mathématiques sont un outil, tout simplement. Personnellement, il me fallait un outil ; le personnage avait aussi besoin d'un outil. J'avais besoin d'un outil pour écrire parce que c'était mon premier roman. Pour débiter, j'ai écrit de la littérature jeunesse¹, mais là, c'était mon premier roman et il n'y a rien de plus difficile qu'un roman. Franchement. J'ai fait toutes sortes de métier avant d'écrire. Au Congo, j'ai été boss, j'avais des employés, j'avais une maison d'édition, j'avais une agence de publicité.

¹ Un des premiers écrits de Jean Bofane a été une fable pour enfants intitulée *Pourquoi le lion n'est plus le roi des animaux* ?.

Ce texte en termes voilés dénonce la dictature (1965-1997) du président Mobutu. Le livre est paru chez Gallimard Jeunesse en 1996.



J'ai bossé dans ma vie beaucoup, mais le roman quand même ! C'est quand même le truc, le plus difficile. Une montagne impossible ! Pour écrire, j'avais besoin de quelque chose... d'une grille de lecture. J'ai utilisé les maths. Mon personnage aussi avait aussi besoin d'un outil pour pouvoir avancer, pour mettre en œuvre ses manipulations politiques. Pour manipuler le peuple ou les oppositions, il avait besoin d'un outil efficace : rien de plus efficace que les maths. Les maths font fonctionner pas mal de choses. Grâce aux maths, on peut calculer la trajectoire des étoiles, ce n'est pas rien. Alors j'ai pris les maths. Tout bêtement !!!

Mais les maths, pour moi, c'est un grand mystère, car je n'y connaissais rien en math avant d'écrire le roman. A l'école, je faisais des maths sans savoir quoi. Quand je faisais une équation, je résolvais l'équation. On me disait "Bravo ! Monsieur Bofane ! » Enfin plutôt : "Bravo ! Jean !" Mais je n'avais pas compris comment j'avais réussi cette équation : " Il me dit bravo, je regarde le truc, mais je ne comprends rien." J'avais seulement résolu le problème mais c'est tout ! Ça a été comme ça toute ma vie ! Pour moi, les maths restaient un mystère total. Donc mon personnage utilisait quelque chose de mystérieux ! Comme de la magie, car je n'y connaissais rien. J'ai dû m'intéresser à nouveau aux mathématiques pour écrire ce roman. J'ai pris quatre ans. Quatre ans pour l'écrire parce que justement c'était le premier...

Quatre ans et puis une nuit, je n'ai plus pu y travailler. N'est-ce pas ? Comment vous dire qu'un roman, c'est difficile ? A l'époque, j'avais un boulot de prof. Puis à un moment donné, j'ai dit à mon patron : "Monsieur, j'ai un roman à finir, je ne peux plus venir enseigner." Je travaillais avec des jeunes dans des ateliers d'écriture. J'ai arrêté tout pour terminer le roman. J'avais déjà tout écrit. C'était la période où tu recorriges, où tu changes une virgule de place, etc. Chez moi, ça m'a pris une année. Je suis perfectionniste. Écrire n'est rien à côté de se relire : ce fut un grand travail ! Vraiment un travail de fou ! Alors, quand vous y ajoutez les maths ...

Mais au-delà du travail d'écriture, tu me poses la question : "Quel est le lien entre les maths et la politique ?" C'est aussi le lien entre les mathématiques et la littérature. Qu'est-ce qu'elles ont de commun au niveau de la pensée ? Qu'est-ce que les mathématiques ont en commun avec la pensée, avec la philosophie par exemple ? A ce propos, j'ai trouvé des solutions ou plutôt j'ai quand même trouvé des liens. Au départ, tu as une idée, mais au bout du compte, il te faut arriver à démontrer ce à quoi tu as pensé... j'avais une hypothèse, mais il me fallait la démontrer. C'est une autre raison pour laquelle ce bouquin m'a pris beaucoup de temps, il fallait le penser, le structurer. Voilà pour les maths...

Mais le titre, ce n'est pas moi qui ai donné le titre. Normalement le titre et la couverture sont des prérogatives de l'éditeur : c'est lui qui a le dernier mot sur le titre et sur la couverture parce que c'est lui qui vend le bouquin. Toi, tu l'écris mais après lui, il lui faut le vendre, et donc j'avais un autre titre, mais ils m'ont donné celui là qui est parfait.

Bernard Spee : Peut-on connaître le premier titre que tu avais choisi ?

Jean Bofane : *On n'aurait pas compris de quoi il s'agissait. C'était « Les équilibres instables ». J'ai toujours eu quelques difficultés avec les titres, comme avec le nom de mes enfants d'ailleurs. Je trouve leurs noms pendant que la maman est en plein travail d'accouchement. Et vlan ! Celle-ci va s'appeler Véronique. (Rires). Ou bien quand celle-ci est déjà là. Vlan ! Celle-ci, ce sera Margaux. (Rires). Il ne faut pas espérer une décision avant...*

Donc je me suis battu pour trouver un titre et j'ai trouvé « Les équilibres instables », car il s'agissait d'équilibres de pouvoirs, de forces. Durant tout le bouquin, c'est un jeu entre les personnages et des concepts mathématiques. Et donc je trouve le titre. Pour savoir s'il n'existe pas déjà un livre du même nom, je tape sur Google. Existe-t-il un titre semblable ? Je tape "équilibre instable" et je vois dix milles machins qui sortent, et je fais : "Oh là ! Qu'est-ce que ce truc ? " (Rires). Je me dis : "Il y a dix mille livres qui s'appellent « Les équilibres instables ». En fait, non ! C'est un renvoi à une théorie mathématique. Et tout ça sans le savoir !

A ce moment de l'interview, Jean Bofane prend l' IPhone qui est devant lui et qui fonctionne avec l'application Dictaphone. Il le positionne sur sa tranche, l'appareil garde l'équilibre. Et il précise : " Ça, si tu le mets debout, c'est un équilibre instable. Et ça, c'est un équilibre stable." Dans l'instant, il couche l'iPhone sur sa base et il ajoute : "Quand il y a une chute possible, c'est instable. (Rires). Donc j'avais fait le lien."

[.....]

Ndlr Nous avons laissé tomber une longue partie de l'interview portant sur les phénomènes de sorcellerie et les guérisseurs évoqués dans le roman. Suivaient également des considérations sur l'éducation traditionnelle au Congo, sur la musicalité du lingala qui est avec le swahili, la deuxième grande langue du Congo, ainsi qu'une analyse sur le dynamisme et le goût des études dans les pays non-européens.

Jean Bofane : Soit dit en passant, au Congo où il n'y avait pas ou plus grand chose après la dictature et le départ de Mobutu. Aujourd'hui au Congo, on paie avec des appareils comme le gsm depuis qu'ils sont apparus. Etonnant, n'est-ce pas ? Ici, en Belgique, c'est nouveau, le paiement électronique est une pratique qui s'installe, ça commence à arriver. Chez nous, c'est commun : je te vire de l'argent avec mon gsm comme je veux. En fait, tout ça parce que les lignes fixes de téléphone n'existent pas au Congo ou à peine. Aussi on vient te "parachuter" une antenne de télécommunication dans la jungle : on déboise, on déblaie un peu, puis un hélicoptère vient te poser une antenne en pleine jungle et c'est parti. Donc ils s'en trouvent dans tout le pays et il existe un véritable réseau.

Bernard Spee : Là, tu évoques ton deuxième roman *Congo inc. Le Testament de Bismarck*.

Jean Bofane : Oui ! Là, c'est le deuxième roman ! Oui ça, c'est le monde aujourd'hui et quelque part personnellement, j'avais un autre message¹ à donner sur le Congo. J'ai utilisé le roman, pourtant je suis publicitaire de formation, je suis communicateur de formation, mais malgré tout, j'ai quand même dû trouver un média plus efficace que ce que je faisais. Alors j'ai pris le roman comme j'ai pris les maths dans mon premier roman « *Mathématiques congolaises* », mais le but est aussi de faire avancer certaines choses. Je suis toujours un peu dans la même démarche. Parce que quand on n'a rien, il faut faire avec, on vit une époque difficile.

Bernard Spee : Un peu avant, tu nous parlais d'école et de milieu scolaire, etc... Je ne sais pas si tu t'en rappelles, l'année passée², nous étions partis sur une étude systématique des noms et des prénoms des personnages de ton premier roman.

Jean Bofane : Oui !

Bernard Spee : Et nous avons passé en revue les différents personnages.

Jean Bofane : Oui !

Bernard Spee : Et je me rappelle qu'il y en avait quand même un qui avait un écho autobiographique.

Jean Bofane : Ah! Oui, oui ! Pelengamo Personne³.

Bernard Spee : Cette année aussi, les élèves l'ont repéré et ils m'ont dit: «Tiens, c'est curieux, il y a un personnage qui s'appelle Personne». Hé bien ! Je leur ai dit: «Posez la question à Jean Bofane.» Je ne sais plus lequel d'entre vous avait fait cette observation : «Pourquoi y a-t-il un personnage qui s'appelle Personne ?»

Jean Bofane : Ah oui, l'histoire de ce fils de pute. Ce salaud ! C'est un type qui m'a fait beaucoup souffrir. Ah j'en ai fait un salopard dans mon roman. Voici l'histoire. Je suis né en 1954, six ans avant l'indépendance du Congo. J'arrive ici en Belgique, on avait fui le Congo, on avait fui la guerre d'indépendance et on se retrouve en Belgique. Donc je commence, à 6 ans, ma première année primaire. Mais au Congo dans le cadre de la colonisation, il faut savoir que le Belge, le colonisateur estimait qu'un étudiant congolais avant de commencer à étudier, devait avoir au moins douze ans. Donc l'entrée à l'école primaire se faisait à 12 ans. Par conséquent, en ce qui me concerne, trois ans après, en 1963, je suis en troisième primaire en Belgique et voici qu'on retourne au Congo, je me retrouve alors dans une classe avec des gars de 14 ans et plus. Avec des gars quoi !

Moi, j'avais 8 ans, eux, ils en avaient 14. En plus, je venais de Bruxelles, et à l'époque, en 1963, personne ne me connaissait là-bas, je me suis retrouvé dans un petit bled dans le Nord-Ouest du Congo; la Belgique, c'était très loin. Moi, j'arrivais là-bas, je parlais le français parfaitement, sapé comme en Europe et tout... Moi, j'avais un cartable, des plumiers, des marqueurs ; eux, ils n'avaient jamais vu ça. Et quand c'était le cours de français, je levais tout le temps le doigt, et venait tout le temps la réflexion de mes camarades : «Ah ! bon toi ! Tu fais le malin avec ton français, là !». De plus j'arrivais tous les jours en retard alors que j'habitais le plus près de l'école et que les autres devaient se taper des kilomètres et des kilomètres, et sous le soleil, et à pied. Moi, j'habitais à côté, Papa me déposait en voiture américaine et au lieu d'aller me déposer devant la porte, il trouvait bien de me déposer devant la classe ! [Rires ! Ah ahahaha !] Aussi les autres qui voyaient évidemment ce petit con, arrivé en voiture américaine, bien sapé avec son cartable. Aussitôt c'était le mot : «Toi ! A seize heures, tu vas voir !»

¹ Le deuxième roman de Jean Bofane «Congo Inc. Le testament de Bismarck» a pour objet les déplacements et les massacres de populations (plus de 3.000.000 de morts) dans l'Est du Kivu. Cette région du Congo est le haut-lieu d'une exploitation intense et sauvage des minerais nécessaires pour nos gsm et nos Iphones. Cette exploitation a des ramifications mondiales.

² C'est la troisième année consécutive que l'écrivain Jean Bofane nous a fait le plaisir de venir discuter de son roman *Mathématiques congolaises* avec une classe de rhéto.

³ Pelengamo Personne est le prénom et le nom d'un personnage du roman *Mathématiques congolaises*. Plus précisément, il s'agit du nom d'un sergent instructeur sanguinaire qui a dressé au combat des enfants-soldats. Un de ces enfants-soldats est devenu l'adjudant Bamba Togbia, celui-ci est chargé de surveiller le héros Célio Matemona dit Mathématik.



C'est à ce moment qu'intervient Pelengamo : il me menaçait comme ça tous les jours. Au Congo quand on te dit : "A seize heures", donc à la fermeture, toute l'école sait d'emblée qu'à seize heures, il y aura une bagarre. Je n'étais pas encore sorti de l'école qu'il y avait déjà un cercle prêt pour... [Rires ! Ah ahahaha !].

J'étais tout petit et je me faisais taper par Pelengamo Personne. Ah ! Je me faisais taper une fois, deux fois, trois fois. Après cinq, six fois, à la fin, je ne sentais plus rien. En fait, il m'a endurci, je l'insultais : plus il me tapait, plus je l'insultais. Est arrivé un moment où il me tapait moins, puis il a arrêté complètement. Il s'appelait Pelengamo Personne ... Personne !!!

Bernard Spee : Et, Pelengamo, ce prénom veut dire quelque chose ?

Jean Bofane : Ça, je ne sais pas, mais c'est un nom de chez eux, les Ngbaka. Et les Ngbaka, ils sont anthropophages ...

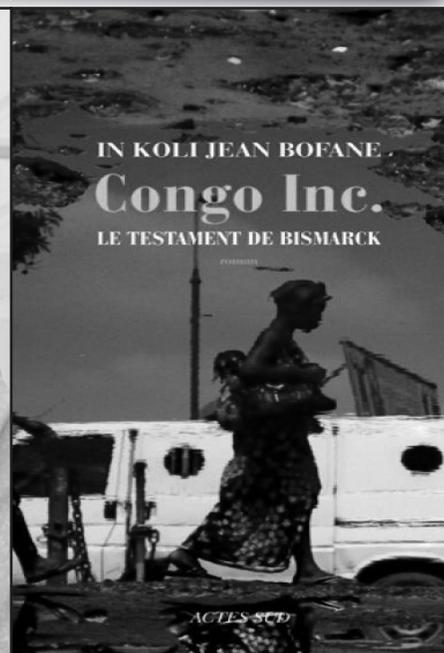
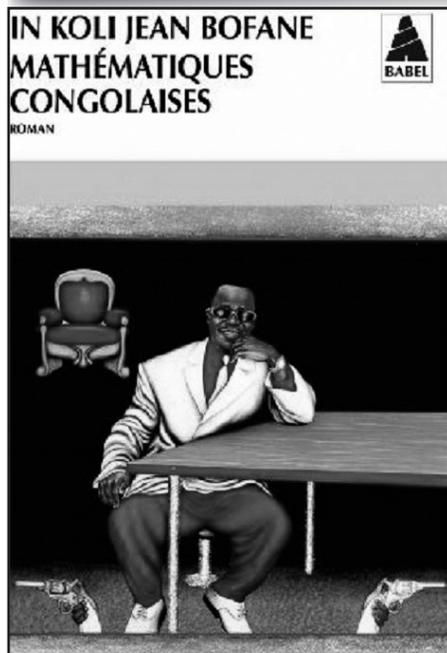
Bernard Spee : Oh !

Jean Bofane : *Oui, oui ! [Rires ! Ah ahahaha !] Jusqu'en 60, en tous les cas, ils étaient anthropophages [Rires] mais sérieusement quoi, je ne rigole pas. Et donc ce gars était très méchant et j'ai tenu à en faire un salopard dans mon livre. D'ailleurs mes amis savent qu'il ne faut jamais m'embêter. Jamais !!! Quand quelqu'un m'embête, il se retrouve dans mon roman, il se retrouve dans mon roman dans un sale rôle. Il devient la risée de toute la ville. Donc, moi il ne faut pas jamais m'embêter...*

Ceci clôture l'interview accordé aux rhétoriciens de 6C,

mais ce dialogue s'est poursuivi à la salle des fêtes avec tous les rhétos sur le thème de l'histoire du Congo.

LES DEUX ROMANS DE IN KOLI JEAN BOFANE

*Mathématiques congolaises*

(2008)

Célio, un jeune homme, orphelin, passionné de mathématiques, vit à peu de choses près comme un enfant des rues dans la grande ville de Kinshasa. Il vient de perdre un ami dans une manifestation politique. Presque dans le même temps, il trouve un emploi dans un organisme de propagande pour concevoir des événements et “calculer” leurs effets sur la population en attente de plus de démocratie. Avec la complicité d'une jeune femme et les conseils d'un missionnaire, son ancien professeur de mathématiques, il finit par démonter les rouages de cet organisme et par discréditer son patron qui doit fuir à l'étranger. Le roman se conclut par l'engagement de Célio pour défendre les enfants des rues lors des prochaines élections.

Congo inc. Le testament de Bismarck

(2014)

Un jeune pygmée, Isookanga, perdu dans son village de la forêt tropicale, découvre le monde actuel via des jeux vidéo mettant en scène des guerres technologiques : il a volé le pc d'une jeune anthropologue européenne en mal d'exotisme. Il décide de quitter sa forêt pour être au cœur des luttes de pouvoir, d'être là où ça se passe. Il se rend dans la capitale Kinshasa où se retrouvent tous ceux qui dirigent et profitent de l'exploitation des richesses minières du Congo. Il y trouve d'anciens chefs de guerre violeurs et criminels devenus des politiciens, des cadres de l'ONU complices, des religieux vénaux, pervers et beaux parleurs et un chinois marginalisé, mais commerçant...

Cette élite profite du petit peuple, en particulier des shégués, les enfants des rues chez qui le jeune pygmée a trouvé refuge: il prendra leur défense. Entre temps, Célio dit Mathématik est devenu un employé à New York : sa participation aux enquêtes d'une justice internationale encore balbutiante offre sans le savoir l'occasion aux enfants des rues de se venger des crimes des élites locales et étrangères.